

Dès l'abord ils virent des gens nus, et l'Amiral descendit à terre avec la barque armée, accompagnée de Martín Alonso Pinzón et Vicente Yáñez, son frère, qui était capitaine de la *Niña*. L'Amiral déploya la bannière royale et ses capitaines les deux bannières à croix verte que l'Amiral avait mises sur chaque navire comme sa marque et qui portaient un F et un I¹, chaque lettre étant surmontée de sa couronne respective et placée l'une d'un côté de la croix et l'autre de l'autre. Ayant mis pied à terre, ils virent des arbres très verts, et beaucoup d'eaux courantes, et des fruits de diverses sortes. L'Amiral appela à lui les deux capitaines et tous ceux qui avaient débarqué, ainsi que Rodrigo de Escobedo, notaire de l'ensemble de l'expédition, et Rodrigo Sánchez de Ségovie, et leur demanda de lui rendre foi et témoignage de ce qu'au vu de tous, il prenait possession de ladite île au nom du roi et de la reine, ses souverains. Bientôt de nombreux habitants de l'île se regroupèrent auprès d'eux [*les Indiens étaient stupéfaits en regardant les chrétiens, épouvantés par leurs barbes, ils s'approchaient des hommes barbues, spécialement de l'Amiral, et touchaient les barbes de la main, s'en émerveillant car ils sont toujours imberbes*]. Ce qui suit maintenant est exactement ce qu'écrivit l'Amiral dans le récit de son premier voyage et de sa découverte de ces Indes-ci.

« Quant à moi, afin qu'ils nous tinsent en grande

1. Les initiales de Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, souverains d'Espagne.

amitié, car je vis que c'étaient des gens qui s'ouvri-
raient et se convertiraient à notre sainte religion plus
par amour que par force, je donnai à quelques-uns



d'entre eux des bonnets rouges et des colliers de perles
de verre qu'ils se mettaient autour du cou, et bien
d'autres choses de peu de valeur, grâce auxquelles ils

furent très contents et nous restèrent si attachés que c'en était merveille. Ces gens venaient ensuite à la nage jusqu'aux barques des navires sur lesquelles nous nous trouvions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des sagaies et bien d'autres choses, et nous les troquaient contre d'autres choses que nous leur donnions, comme des petites perles de verre et des grelots. Enfin, ils acceptaient tout et donnaient ce qu'ils avaient de bon gré, mais il me sembla que c'étaient des gens très pauvres de tout.

« Tous vont nus comme leur mère les a mis au monde, les femmes également, quoique je n'en eusse vu qu'une seule, fort jeune; et tous ceux que je vis étaient tous jeunes, de sorte que je n'en vis aucun âgé de plus de trente ans, très bien faits, avec des corps harmonieux et de très beaux visages, les cheveux presque aussi épais que les crins de la queue des chevaux, et courts. Ils portent les cheveux sur les sourcils, sauf quelques mèches qu'ils portent longues derrière et jamais ne coupent. Certains se peignent de brun, d'autres sont de la couleur des Canariens¹, ni noirs ni blancs, d'autres se peignent de blanc, d'autres de rouge, d'autres de ce qu'ils trouvent; certains se peignent le visage, d'autres le corps, d'autres seulement les yeux, d'autres seulement le nez. Ils ne portent point

1. À plusieurs reprises, la couleur des Indiens est comparée à celle des Canariens. Depuis l'Antiquité, on pensait que le teint des hommes s'assombrissait à mesure que l'on avançait vers le sud. Sur un parallèle plus méridional que les îles Canaries, Colomb pensait se trouver devant des hommes noirs.

d'armes ni ne les connaissent, parce que, si je leur montrais des épées, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient par ignorance. Ils n'ont aucun objet de fer ; leurs sagaies sont des bâtons sans pointe de fer, mais certaines d'entre elles ont au bout une dent de poisson. Tous semblablement sont de bonne taille, ont de beaux traits et sont bien faits. J'en vis quelques-uns qui avaient des marques de blessures sur le corps ; je leur demandai alors par signes ce que c'était, et eux m'expliquèrent par gestes comment des gens venaient là d'autres îles qui étaient proches pour les enlever, et comment ils se défendaient. Je pensai donc et je pense toujours que ces gens viennent là depuis la terre ferme pour en faire leurs captifs. Eux doivent être bons serviteurs et de bon entendement, car je m'aperçois qu'ils répètent très vite tout ce que je leur ai dit. Et je pense qu'ils deviendraient facilement chrétiens, car il me sembla qu'ils n'avaient aucune religion. Quant à moi, s'il plaît à Notre-Seigneur, j'en emmènerai d'ici, lorsque je partirai, six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler notre langue. Je ne vis aucune bête d'aucune sorte, sauf des perroquets en cette île.» Telles sont les paroles exactes de l'Amiral.

Samedi 13 octobre

«Dès que le jour se leva, nombre de ces hommes vinrent sur la plage, tous jeunes, comme je l'ai dit, et tous de bonne taille, très bien faits ; leurs cheveux non crépus mais au contraire raides et gros comme des crins de chevaux, et tous avec un front et une tête plus larges

qu'aucune race que j'aie vue à ce jour ; ils n'avaient pas les yeux petits mais très beaux. Ils ont les jambes très droites, tous semblablement, et le ventre non point gros mais très bien proportionné. Ils vinrent jusqu'à



la nef avec des almadies, qui sont faites du tronc d'un seul arbre et sont une sorte de barque longue et toute d'une pièce, taillée de merveilleuse façon comme cela se fait dans ce pays ; certaines sont grandes, sur

lesquelles pouvaient aller quarante à quarante-cinq hommes, et d'autres plus petites, si bien que sur certaines d'entre elles n'allait qu'un seul homme. Ils ramaient avec une pelle semblable à celles des boulangers ; cette barque avance à merveille, et si elle se retourne, aussitôt ils se mettent à nager, la redressent et la vident avec des calebasses qu'ils ont avec eux. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des perroquets, des sagaies et d'autres petites choses qu'il serait ennuyeux d'énumérer, et ils donnaient tout en échange de n'importe quelle chose qu'on leur pouvait donner. Quant à moi, je mettais toute mon attention et tous mes efforts à savoir s'il y avait de l'or, et vis que quelques-uns d'entre eux en portaient un morceau accroché à un trou dans le nez. Et à leurs gestes je pus comprendre qu'en allant vers le sud ou bien en contournant l'île par le sud, il y avait là un roi qui avait en abondance de grands vases de ce métal.

« Cette île est assez grande et très basse avec des arbres très verts, de nombreux cours d'eau et une très grande lagune au milieu, sans aucune montagne ; et tout y est tellement vert que c'est un plaisir de la contempler. En outre, les gens y sont fort doux ; leur envie est si grande d'avoir de nos objets que, craignant qu'on ne leur en donne point s'ils ne donnent eux-mêmes quelque chose, et ne possédant rien, ils prennent ce qu'ils trouvent et s'enfuient aussitôt à la nage ; cependant, tout ce qu'ils possèdent ils le donnent contre n'importe quoi qu'on leur puisse donner, si bien qu'ils prenaient même en échange les morceaux des écuelles et des tasses de verre brisées. »